

Les jours d'écume de William Finnegan



Ce surfeur et journaliste au *New Yorker* a reçu le prix Pulitzer pour « Jours barbares », autobiographie d'un homme qui a fait de l'océan son terrain de jeu.

Passion. Né en 1952, William Finnegan surfe depuis l'âge de 10 ans. Cette photo en noir et blanc le montre à Honolulu, où sa famille s'installe en 1966.

« Les vagues sont votre terrain de jeu, l'objet de vos désirs les plus profonds et, en même temps, elles sont votre ennemi mortel, votre Némésis. » « Jours barbares », de W. Finnegan

PAR MICHEL SCHNEIDER

Depuis « Point Break », film de Kathryn Bigelow (1991), on savait que les surfeurs n'étaient pas toujours des anges volant sur la crête des vagues, mais qu'ils pouvaient devenir des braqueurs de banque efficaces ou des accros à l'absolu. Aujourd'hui, nous découvrons qu'ils peuvent aussi être, comme William Finnegan, de pudiques et modestes chercheurs de vérités intérieures et des écrivains âpres et forts. Figure éminente de la *narrative non-fiction* (littérature du réel) et chroniqueur au *New Yorker* (vivant à Manhattan, il surfe encore dans le froid Atlantique nord à 60 ans passés), Finnegan a tiré de sa vie de surfeur un livre de souvenirs, « Jours barbares », prix Pulitzer 2016 dans la catégorie Mémoires.

Dans les années 1970, à l'instar de Bodhi Salver, le surfeur professionnel mystique du film, qui demande comme faveur, avant d'aller en prison, de « surfer la mégavague géante du siècle », Finnegan a voulu fuir la prison du matérialisme obscène de l'argent et le culte effréné de la réussite. D'abord, il a poursuivi sur les spots du monde entier son rêve d'« embrasser le ciel » en se lançant sans limites sur les océans soulevés. Puis, journaliste de guerre sur différents théâtres d'opérations, effaré devant « l'injustice institutionnalisée et la terreur d'Etat », il a raconté

les vagues de violence ravageant d'autres spots terrestres, en Afrique ou dans les Balkans. Enfin, sexagénaire, faisant un retour sur lui-même, il livre un récit autobiographique, puissante vague de mots (les surfeurs nomment « hurlantes » les très grandes vagues) où les courants profonds d'une vie se brisent dans l'apparent calme de l'écume des jours.

Paradis ou enfer des vagues ? « *Le surf n'est pas un sport, écrit-il, mais un chemin où l'on découvre ses limites et sa place dans le monde, l'une des rares choses qui apaisaient mon angoisse ontologique.* » Une vie à contre-courant, de ride en break, flirtant avec le Never Never, nom d'un territoire du Nord australien propice aux défis les plus fous des surfeurs, mais qui désignerait aussi bien les liens

de leur quête avec la mort et le sexe. Eros et Thanatos, comme on disait alors sur les campus. Sur la vague, la liberté, version californienne de « *Sous les pavés, la plage* » ? « *Les vagues sont votre terrain de jeu, l'objet de vos désirs les plus profonds et, en même temps, elles sont votre ennemi mortel, votre Némésis.* » Après tout, *pointbreak* désigne les zones où des récifs sous-marins brisent la mer en vagues surfables.

Finnegan décrit ainsi le passe-temps qui a rempli toute sa vie : « *Surfer semble ne mener nulle part. Vous ramez, vous rejoignez le plus loin possible une vague énorme et rétive, vous vous appuyez sur elle et tentez de revenir au rivage. La montée dure des heures, le retour des secondes. A la fin de ce temps sur l'eau, vous êtes dans la même position qu'au début. Juste épuisé, de l'eau salée plein les narines. C'est un exercice pour essayer de se tenir debout.* »

On croirait que l'auteur parle de cette autre traversée pénible et merveilleuse : écrire. Le surf, planche de salut ? Ou l'écriture ? ■

« Jours barbares », de William Finnegan, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Frank Reichert (Editions du sous-sol, 528 p., 23,50 €). En annexe, un précieux dictionnaire du surf éclaire les non-initiés.

Rendez-vous aux Assises du roman

Comme Salman Rushdie, Leïla Slimani, Gaël Faye ou Frédéric Beigbeder, William Finnegan sera présent à Lyon lors des Assises internationales du roman (29 mai-4 juin), organisées par la Villa Gillet, pour une rencontre avec Isabelle Autissier, le 2 juin à 19 heures. A ne pas manquer non plus, le 29 mai à 21 heures, l'échange entre le journaliste, écrivain et chroniqueur au *Point* Kamel Daoud et la journaliste et écrivaine turque Ece Temelkuran autour de la question de l'engagement de l'écrivain face aux dérives du monde (www.villagillet.net).